

Un apprenti forgeron à Saint-Antonin en 1925-1928

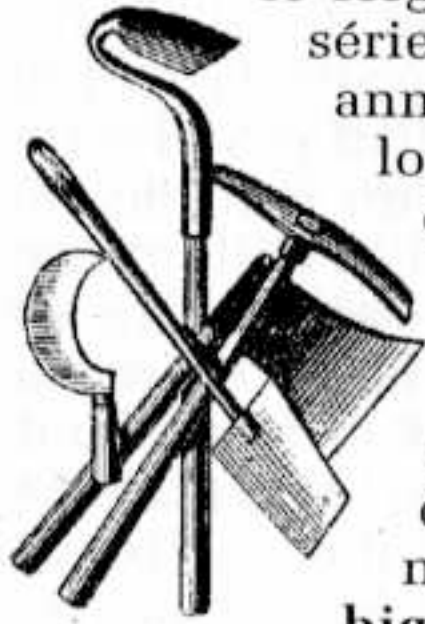
par Colette Marion

NOTRE Société entend protéger le patrimoine de notre ville et de ses environs. Or le patrimoine, ce ne sont pas seulement des édifices publics et privés, si beaux soient-ils, les superbes murs des champs et des bois du Causse ou les pigeonniers et lavoirs, ou encore notre fonds si riche d'Archives municipales. Le patrimoine, c'est aussi la mémoire vivante des habitudes et des gestes de la vie d'autrefois que nous voulons évoquer pour des générations qui ont toujours connu l'école obligatoire jusqu'à 16 ans, les conseillers d'orientation et les stages de formation, la Sécurité Sociale et les Allocations diverses, l'automobile, le train et l'avion, le frigo et la machine à laver, le cinéma et la télé. Pierre Bayrou dans la Gazette Municipale de Saint-Antonin de 1975 à 1978 avait ce souci de faire revivre le passé : l'intégralité de ces textes, écrits en occitan puis traduits en français par André Vignoles, a été publiée en 1985 par notre Société qui continue à les diffuser sous le titre d'origine **Per çò nostre - Par chez nous**. Lisez, goûtez ces pages si précises et si tendres qui détaillent le Saint-Antonin du début du XX^e siècle. Pour nous, très modestement, nous voudrions exposer comment vivait, après la première guerre mondiale, un jeune apprenti forgeron venu de sa maison natale située sur le Causse à 25 kms et qu'il rejoignait, à vélo, chaque quinzaine, pour voir ses parents.

Il logeait chez le patron, dans une chambre mansardée située au-dessus de l'appartement, mangeait à la table familiale, matin, midi et soir. Comme pour tant d'autres Saint-Antoninois, sa chambre même n'était pas chauffée, n'avait pas l'électricité et, comme il adorait lire, il s'éclairait avec une lampe à pétrole qui enfumait la chambre quand il s'était endormi sur les pages d'un Duhamel prêté par son ancienne institutrice. Mais un bon lit, l'indépendance... c'était appréciable ! Les horaires de travail étaient précis : 8 h.-midi, 13 h 30-19 h. et ce, six jours sur sept, soit 9 h 30 par jour, plus de 55 heures par semaine. Aucun congé annuel si ce n'est celui des 3 jours de fête de Saint-Antonin et les jours fériés traditionnels : Noël, jour de l'An, Lundi de Pâques, 14 juillet et Toussaint. Il était logé et nourri mais portait son linge à laver à sa mère. Aucun salaire pendant 2 ans sinon quelque pièce de temps en temps puis 20 francs par

mois la troisième année. Ces conditions d'apprentissage étaient sensiblement les mêmes pour tous.

A l'époque, outre un forgeron spécialisé dans les travaux plus raffinés, telle la fabrication des jardinières, élégantes voitures à deux roues, il y avait à Saint-Antonin deux forgerons qui ne manquaient pas d'ouvrage tant pour les maisons que pour les champs, jardins et vignes et pour les transports. C'est

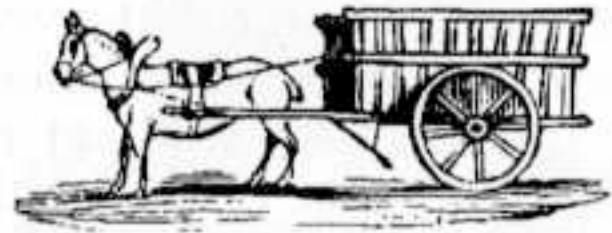


le forgeron qui fabriquait et/ou retouchait toute une série d'objets domestiques : clés à profiler, gonds, anneaux et barres de verrous de crémones et de loquets, pentures pour portes et volets, crochets, chaînes, tout ce qui sert à barricader solidement

ou à maintenir ouvert, était de son ressort sauf les serrures mêmes. Pour les maisons encore, pour leurs fenêtres et balcons des grilles, pour les cheminées des pincettes, des tisonniers et des chenêts. Les jardins et les vignes nécessitaient des pelles-bêches et des bidents,

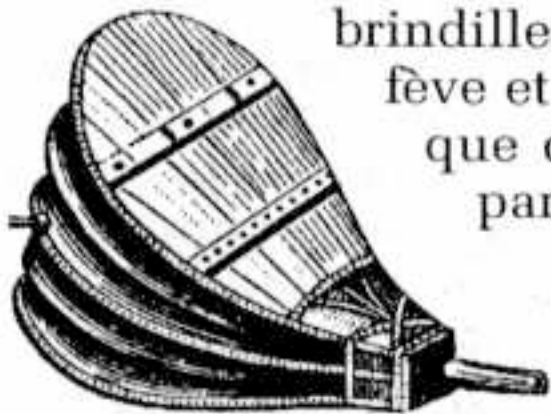
bigos, les champs exigeaient des charrues : le

forgeron savait fabriquer le soc, le **cayrel**, l'aiguiser quand il avait perdu de son mordant et même fabriquer, entièrement en métal, une charrue bien commode, dite tournante, qui ne versait la terre que d'un côté. Un des maîtres travaux du forgeron était le cerclage des roues de bois fabriquées par le charron pour les brouettes et surtout les charrettes. C'est qu'elles étaient nombreuses les grosses brouettes de jardin, même si les **carretons** beaucoup plus petits étaient encore plus utilisés par tous ceux qui possédaient ou louaient un lopin de bonne terre où cultiver légumes, arbres fruitiers et petite vigne. En ce temps-là, ce qui frappait le plus, c'étaient les lourdes charrettes tirées par des chevaux qui



portaient du plateau du Bosc à la gare leur charge de fourrage pressé. Aussi la protection de fer, épais de 2 cm, le bandage, était-elle absolument nécessaire. Il arrivait aussi que le forgeron eût à forger des croix pour les tombes. Il n'est pas jusqu'à la Compagnie du chemin de fer qui ne s'adressât à lui pour entretenir les battes, ces outils qui servent à tasser correctement le ballast sur les traverses des rails. Le patron d'ailleurs avait un contrat avec la Compagnie pour vérifier et réparer les supports des sémaphores et les passages à niveau de Lexos à Montauban. Enfin il ferrait les bœufs au « travail » que la Municipalité actuelle a heureusement décidé de protéger mais jamais l'apprenti n'était sollicité pour cette tâche, par crainte sans doute qu'il pût abîmer le sabot ou la patte du bœuf.

Il reste hors les murs, deux forges encore en activité pour du travail de ferronnerie et de serrurerie : celle de Laurent Fournier, route des Fours à chaux et celle de Charles Glorieux au Martinet et, à Espinas, Arnaud Elizabeth a conservé la forge traditionnelle et ses deux soufflets dans son atelier de ferronnerie d'art. Comment se présentait la forge de notre apprenti ? Sous l'arc profond de la cheminée, la sole de briques réfractaires où s'ouvrait la tuyère, cylindre par lequel haletait l'air produit par l'énorme soufflet de 1,20 m de diamètre maximum ; sous le foyer un baquet d'eau ; devant, la lourde



enclume posée sur un billot de bois. Il ne fallait pas plus de 5 minutes pour allumer, à partir d'un petit tas de brindilles, le charbon en grains de la taille d'une fève et qu'il fallait humidifier. C'était tout un art que celui de la chauffe pour bien centrer la partie sur laquelle on posait le fer et qu'il fallait maintenir à la température convenable : l'apprenti devait tirer la chaîne du soufflet pour faire démarrer la combustion et entretenir un feu

régulier car toute pièce forgée devait être remise au feu au moins 10 fois avant d'obtenir la forme voulue. La pièce de fer achetée chez le quincaillier qui en vendait de toutes dimensions, était donc posée sur les charbons incandescents. Quand elle était parvenue au rouge clair, c'est à dire toujours en dessous de 1200° sinon elle aurait fondu, elle était saisie, à mains nues si elle était longue, avec une tenaille si elle était courte et posée sur l'enclume. C'est là qu'il fallait être rapide, habile et précis. Le patron à l'arrière avec son marteau à main, l'apprenti à l'avant avec son « marteau à frapper devant » frappaient encore et encore pour aplatir, modeler ce métal que le forgeron tournait et retournait et l'on entendait alors son marteau taper clair l'enclume pour ne pas perdre le rythme et l'élan. Quand on soudait surtout, rien au monde n'existait plus et tant pis si des étincelles de métal brûlant venaient éclabousser les souliers, le bas des pantalons ou le gros tablier de cuir qui protégeait les forgerons par devant. Les sons de la forge, si parlants pour la patronne que, du haut de son appartement, elle reconnaissait quel type de pièce on fabriquait, ces sons, ces lueurs, ces odeurs de charbon et de fer chaud ont déserté nos rues et notre promenade mais inspiré un de nos grands penseurs modernes Gaston Bachelard qui dans **La Terre et les rêveries de la volonté** exalte le métier du forgeron, le **faure** occitan, le **faber** latin c'est-à-dire l'artisan par excellence capable de transmuier la matière inerte en pièce exacte et précieuse grâce à la maîtrise du feu. C'est bien d'ailleurs

Vulcain, le dieu forgeron dont la forge mythique était le volcan de l'Etna, que le patron de notre apprenti voulait invoquer en s'exclamant « Entends Lucain ! » quand leur parvenaient les martèlements d'un ancien forgeron tapant le fer non loin de là !

Il fallait un savoir-faire très long à acquérir pour réaliser une soudure à chaude portée, c'est-à-dire faire fusionner sur l'enclume deux morceaux séparés, ou pour souder, à la pointe des dents des bigos ou sur le cayrel des socs l'acier qui assurerait dureté et solidité. Dans ce dernier cas, on « trempait » la partie rapportée sur la pièce finie dans l'eau du baquet pour la durcir. Il fallait être habile aussi pour lisser la surface, la rendre parfaitement unie avec l'outil nommé la chasse à parer. Mais l'ouvrage le plus complexe était sans doute le cerclage des roues : il nécessitait deux machines supplémentaires, chères d'ailleurs, une machine à cintrer et une perceuse... et les secrets de l'artisan pour calculer au demi-millimètre près la circonférence intérieure du bandage épais de 2 cm, grâce à une roulette qui lui donnait la mesure de la jante extérieure de bois et en ôtant environ 4 mm pour assurer un bon serrage. Le cercle de métal obtenu par cintrage puis soudage était alors chauffé sur un feu de fagots puis on le posait sur la roue maintenue à l'horizontale ; le métal, en se refroidissant, s'ajustait parfaitement. Il fallait ensuite percer l'ensemble bois-métal pour réunir parfaitement le tout par des boulons fraisés pour ne présenter aucune saillie à l'extérieur. Que de boulons notre apprenti a-t-il placés sur des roues de charrettes ! Que de morceaux de mâchefer – résidu du charbon – a-t-il dû enlever prestement du foyer ! Que de tirages sur la chaîne et que de coups de marteaux a-t-il dû asséner en trois ans ! et combien de maladresses sanctionnées par des semonces en patois ! Mais, même si le patron n'exprimait jamais en paroles sa satisfaction, un beau soc bien tranchant, bien lisse, c'était beau à voir avant de le ranger à l'intention du client qui venait lui-même le chercher car, bien sûr, la maison ne livrait pas !



L'arrivée, dès la fin de la guerre de 14-18, des premières machines agricoles américaines et l'invasion des pièces et des outils usinés en grande quantité ont fait quasiment disparaître les protégés de Saint-Eloi, devenus bien souvent tourneurs,

fraiseurs, mécaniciens, tout comme ont disparu les couturières et les tailleurs, les sabotiers et les cordonniers, les bourreliers, tisserands et tanneurs, tant de boutiquiers « tués » par le prêt-à-porter, le machinisme, les grandes surfaces et aujourd'hui la mondialisation.

Ces temps-là étaient rudes, l'argent fort rare ; mais outre la joie du travail bien fait et la fierté de l'acquisition d'un vrai métier, de menus plaisirs jalonnaient la journée et l'année : ainsi, en attendant que le feu fût bien à point, le patron savourait l'instant où il roulait sa cigarette de petit gris et, après le repas de midi, il prenait le temps de lire La Dépêche et son feuilleton qui lui tirait parfois quelque vraie larme. L'apprenti, lui, aimait reconnaître le changement de vitesse de la voiture du Docteur Constans montant la côte au retour de quelque visite ; ou bien il se plaisait à filer chez sa tante qui lui offrait souvent quelque douceur : sardines, friton ou confiture. C'était aussi un plaisir que d'aller de temps en temps chercher le pain odorant, rue des Carmes ou, pour le travail, de rejoindre la voie ferrée, ce monde du rail qui l'avait ébloui à 13 ans quand, pour la première fois, il avait vu sortir du tunnel une locomotive. Aller écouter une des rares radios de la ville chez M. Plagaven, le génial inventeur du balai Caïman ou du bateau à moteur capable de naviguer sur l'Aveyron et que vous pouvez admirer au Musée, rêver autour des rares voitures et des non moins rares motos et même, une fois, aller jusqu'à Montauban pour un premier meeting aérien ce furent des envies, des désirs mêlés qui finalement donnaient plus de joie à notre apprenti que la foule très dense des foires mensuelles, les flonflons des bals de quartier ou de la fête de septembre. Par contre cela lui plaisait bien, les dimanches où il était là et après avoir rangé l'atelier, d'aller à la messe voir les beaux messieurs aux gilets barrés par la chaîne de la montre glissée dans le gousset, les dames enchapeautées, tout le monde endimanché et surtout contempler avec malice, le Suisse, son solennel uniforme, son solennel bicornes, son solennel bâton qu'il faisait sonner sur les dalles comme la hallebarde des gardes du Pape ! Il aimait aussi entendre, le soir, depuis la place de la Halle, les répétitions de la Fanfare saint-antoninoise qui se réunissait, chaque semaine, à l'actuel premier étage du musée. Mais, au même endroit, ce qui était irrésistible c'était la séance du Tribunal de Justice de Paix : alors, juste après le repas de midi, il se glissait avec d'autres jeunes parmi une assistance compacte et souvent hilare. On réglait là des différends mineurs dont l'enjeu n'était pas celui d'un Tribunal d'Assises ou même de Correctionnelle, et les plaideurs n'étaient pas toujours bien

sérieux eux-mêmes. La vivacité des débats, les maladresses ou l'entêtement des uns, la roublardise ou le culot des autres, les échanges hauts en couleurs, le rappel à l'ordre du juge excitaient intérêt et rires. Il se peut que s'y mêlât une pointe de cruauté et l'exhibitionnisme n'était pas absent : c'étaient les reality-shows de l'époque et qui faisaient le plein !

Enfin les joies de l'eau, par les longs soir d'été, étaient totales, si nouvelles pour le jeune caussenard aux terres assoiffées, si pleines du plaisir d'apprendre tout seul à nager, en amont de la Chaussée du Batan, dans ce cadre superbe qui n'a pas changé : la formidable muraille blanche du Roc, les berges fraîchement ombragées, le bruit sourd du barrage, le clapotis paresseux de l'Aveyron d'été, plus bas le pont que l'on disait bâti par les Anglais tant la légende du Prince Noir nourrissait encore l'imaginaire collectif. On distinguait en aval de la chaussée les silhouettes des tireurs de sable dressés sur leur barque et les rires des enfants que leur maman ou une grande sœur menait faire trempette à la plage.

C'est dans ce crépuscule d'été que nous laisserons notre jeune apprenti à l'heure où le couchant rosit les falaises d'Anglars, où les hirondelles rasant l'eau et où la cloche de l'Angelus appelle à la bonne soupe dans toutes les ruelles entortillées de notre vieille ville.

